

Nouvelles perspectives en sciences sociales

Anthropocentrisme et sciences de l'humain

Simon Laflamme

Sur le thème : complexité et relation
Volume 11, numéro 2, mai 2016

URI : id.erudit.org/iderudit/1037111ar
<https://doi.org/10.7202/1037111ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Prise de parole

ISSN 1712-8307 (imprimé)
1918-7475 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Laflamme, S. (2016). Anthropocentrisme et sciences de l'humain. *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, 11(2), 303–321. <https://doi.org/10.7202/1037111ar>

Résumé de l'article

Le postulat d'un acteur rationnel, autonome, conscient, intentionnel et intéressé a maintes fois été dénoncé, notamment par les approches relationnelles. Les critiques ont rappelé l'importance de l'inconscient et de l'émotion dans la psyché humaine, l'impossibilité de comprendre l'action humaine en dehors d'un rapport aux structures sociales, le caractère illégitime d'une subjectivité qui délibère de façon monadique. À elles seules, ces critiques auraient dû évacuer depuis longtemps l'axiomatique rationalisante. Pourtant, cette axiomatique ne perd rien de sa vigueur; elle continue à dominer les modélisations en sciences humaines. La question se pose de savoir comment elle fait pour s'éterniser. Il faut bien qu'elle justifie son existence. Dans un travail récent, nous avons repéré sept manières par lesquelles les spécialistes des sciences humaines parviennent à légitimer cette axiomatique, qui est au mieux une demi-vérité (NPSS, 2015). Or, aucune de ces justifications ne représente réellement une réponse à la critique relationnelle. Et si l'on peut relever ces justifications et montrer qu'elles n'en sont pas réellement, c'est forcément qu'il y a quelque chose de sécurisant pour les spécialistes des sciences humaines à rester sourds à ces démonstrations. Notre intention, dans ce texte, est de mettre en évidence cet aspect sécurisant des modélisations rationalisantes et ce qu'il y a de terrifiant dans les autres, qu'il s'agisse de celles qui n'ont pas d'acteur rationnel ou de celles qui ne se fondent pas sur l'acteur en lui-même. Nous montrons que les sciences humaines sont attachées à un anthropocentrisme qui nuit à leur aptitude à produire de l'abstraction, que cet anthropocentrisme est beaucoup plus un idéalisme que le résultat d'une analyse, ce qui accentue la difficulté à générer des abstractions opérationnalisables, et même à donner cours à un relationalisme empirique dans lequel les échanges ne seraient pas que les rapports entre les acteurs sociaux. Nous montrons en outre que l'anthropocentrisme agit comme obstacle au relationalisme dès lors que cette approche veut s'élever dans l'ordre de l'abstraction pour générer de la science de l'humain.

Tous droits réservés © Prise de parole, 2016

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Anthropocentrisme et sciences de l'humain

SIMON LAFLAMME

Université Laurentienne, Sudbury

De notre point de vue, l'axiomatique rationalisante, qui entretient l'illusion d'un acteur rationnel, conscient, intentionnel, intéressé et stratégique est une demi-vérité, et donc une non-vérité; tout individu qui examine ses propres comportements est à même de le constater. On doit donc se demander à quoi il faut attribuer la pérennité de cette erreur dans le champ des sciences de l'humain. Du même souffle, on est amené à s'interroger sur les facteurs qui empêchent que les sciences de l'humain¹ non seulement éliminent cette erreur, mais encore s'engagent dans des voies où la théorisation peut bénéficier des abstractions qui éloignent d'un acteur social conçu comme essentiellement rationnel et des développements que rend possibles en science la dialectique de la théorisation et de l'observation.

À nos yeux, c'est à un anthropocentrisme idéalisant qu'on doit aussi bien la persistance de la demi-vérité que ce qui empêche la libération d'une science de l'humain. C'est ici ce que nous soutenons 1) en signalant les catégories les plus usuelles dans les sciences de l'humain, 2) en comparant quelques éléments de l'analyse relationnelle à ceux de l'axiomatique rationalisante,

¹ Les sciences qui étudient l'humain, qui sont évidemment des produits humains, qu'on regroupe souvent dans la catégorie des « sciences humaines et sociales », ou, de façon contractée, des « SHS ».

3) en faisant état d'une peur commune de l'abstraction dans les sciences de l'humain, 4) en rappelant que, de la théorie du contrat social jusqu'aux principales théories sociologiques contemporaines, le point focal est l'individu, et 5) en signalant quelques tentatives de s'éloigner de l'axiomatique rationalisante.

1. Les catégories les plus usuelles dans les sciences de l'humain

Quelles sont les catégories les plus usuelles dans les sciences humaines ? C'est, par-dessus tout, celle d'acteur, avec son cortège de propriétés : conscient, intentionnel, stratégique, rationnel et intéressé. C'est, ensuite, celle de pouvoir. Du libéralisme au marxisme, de la phénoménologie au fonctionnalisme, on a affaire à des acteurs et à du pouvoir, les deux catégories agissant normalement en duo sur la même estrade théorique, le pouvoir étant détenu par un acteur, un acteur étant d'autant plus admirable ou méprisable qu'il possède du pouvoir; les positions des acteurs étant définies en fonction du pouvoir; le pouvoir étant une cause de l'action autant qu'une finalité. C'est, troisièmement, la classe sociale. Elle est moins théorisée dans les ambiances conceptuelles libérales, mais elle n'en est pas moins là fortement opérante, en tant que réalité admissible, voire impérative. Ailleurs, elle est au cœur des théories, qu'elle se manifeste dans des logiques de stratification ou de structuration. La notion, par ailleurs, s'accroche aisément aux catégories d'acteur et de pouvoir, la classe sociale étant une manifestation du pouvoir et le pouvoir renvoyant aux acteurs. Sur certaines scènes d'inspiration marxiste, l'acteur n'est pas le héros. Les premiers rôles sont tenus par le pouvoir et les classes sociales. Les acteurs sont asservis, et donc ne peuvent agir rationnellement, et dans leur intérêt. Mais, dans la plupart de ces scénarios, il y a quelque classe privilégiée à l'intérieur de laquelle les personnages agissent dans leur intérêt, dominant et aliénant les classes inférieures. L'acteur y joue le mauvais rôle, à la fois comme comparse et comme maître du destin de bon nombre de subordonnés.

2. L'approche relationnelle et les catégories dominantes dans les sciences de l'humain

Or ces catégories capitales dans les sciences de l'humain, hyperactives dans leurs appareils théoriques, on ne les trouve pas dans l'approche relationnelle à laquelle nous souscrivons.

Cette approche, en effet, ne s'édifie pas sur des acteurs sociaux dans des logiques de pouvoir et de classes sociales. Ce n'est pas qu'elle nie l'existence des acteurs sociaux; c'est qu'elle estime qu'on les comprend mal quand on les aborde sans tenir compte des liens qu'ils entretiennent les uns avec les autres et sans mettre à l'avant-plan la socialité et l'historicité, c'est-à-dire des considérations qui interdisent qu'on les appréhende comme des entités purement autonomes, conscientes, rationnelles. Ce n'est pas qu'elle estime que les rapports sociaux soient égalitaires; c'est que, à ses yeux, la notion de pouvoir est inapte à rendre compte de la complexité des dynamiques à l'intérieur desquelles ont cours des rapports entre humains qui sont dans des positions différenciées; elle ne permet pas, par exemple, de saisir l'influence du bébé sur ses parents, la relative autonomie de la femme violente, la dynamique des médias et de leurs destinataires, tous ces phénomènes qui ne s'expliquent pas par la seule évocation de la notion de pouvoir et surtout pas par l'insertion de cette notion dans celle d'intention. Ce n'est pas qu'elle fasse fi de l'inégalité de la distribution de la richesse; c'est qu'elle ne voit pas comment la notion de classe sociale est utile autrement que dans un mode descriptif et restrictif : telle classe sociale, par exemple, dispose de tel niveau de richesse et telle autre classe de tel autre niveau; mais dès qu'on essaie de corrélérer cette classification à d'autres facteurs, à des idées par exemple, les variances expliquées tendent à être très faibles, ce qui rend vaine la théorisation; et la faiblesse des corrélations, et donc de la théorisation, s'est accentuée avec la postmodernité. C'est dans cet esprit que nous avons privilégié une macrologie de la circulation des biens, des idées et des personnes aux modélisations classiques construites sur du pouvoir, des classes et des intentions; c'est aussi avec cela en tête que nous avons dénoncé la notion d'un acteur rationnel, tel qu'il est conçu par

les théories de l'action, et orienté l'analyse vers la relation plutôt que vers l'acteur. Ce n'est pas que nous estimons que l'acteur ne puisse pas être conscient, intentionnel, stratégique, rationnel et intéressé, comme le veut l'axiomatique rationalisante; c'est que nous constatons qu'il ne peut être cela sur un mode essentiel, car l'inconscience, le non-intentionnel, le non-stratégique, le non-rationnel et le non-intéressement font tout autant partie de son être, de ses attitudes et de ses comportements; c'est que cette essentialisation d'un acteur rationnel a pour fondement un individu désocialisé, déhistoricisé, en fait dérelationalisé, un acteur, par exemple, qui a des intentions et les met en œuvre indépendamment des relations qu'il entretient empiriquement avec les autres, avec sa socialité et avec son historicité, sans que soit prises en considération les relations théoriques entre les concepts qui rendent intelligible l'observation. Or, dès lors qu'une micrologie centre l'analyse sur la relation plutôt que sur l'acteur, il devient impossible d'observer l'acteur hyperrationalisant qu'ont imaginé les sciences de l'humain; on est alors contraint de mettre en relief l'inhérence émorationnelle de l'action humaine. On trouve des individus dont les actions et les propos sont définis par la relation qu'ils définissent eux-mêmes, dans laquelle ils agissent et en dehors de laquelle il n'y a pas d'action. On note des histoires en cours définies elles-mêmes par l'histoire, une socialité active animée elle-même par une socialité plus vaste tout en agissant sur cette socialité plus étendue. On trouve énormément d'inconscience, bien qu'on voie encore de la conscience, d'intentionnalité, bien qu'on voie encore de la non-intentionnalité. En outre, il devient plus aisé de prendre en compte les découvertes de la psychologie et de la psychanalyse qui obligent à intégrer aux interprétations de la psyché humaine les notions d'émotion et d'inconscient. Les analyses empiriques

de Pierre Bouchard², de Mélanie Girard³, de Roger Gervais⁴ et de Paul Jalbert⁵, puis, dans un autre contexte, celles de Benoît Feildel⁶ sont de belles illustrations de cette attention que l'analyse relationnelle est à même d'accorder à la complexité. L'interprétation que Rachid Bagaoui propose de la théorisation en sociologie en est une autre⁷. Le projet de Claude Vautier d'une théorisation dans laquelle opèrent trialectiquement individu, système et événement en est encore une autre⁸. On pourrait aussi associer à cette quête de complexité, les questionnements de Denis Martouzet sur la rationalité associable aux actions et aux

² Pierre Bouchard, « Théorie de l'action et parcours de vie », *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, vol. 1, n° 2, 2006, p. 67-114.

³ Mélanie Girard, *Relations humaines et production d'information : l'échange comme objet d'étude d'une approche relationnelle*, mémoire de maîtrise, Département de sociologie, Sudbury, Université Laurentienne, 2004; *Contribution à la critique des théories de l'action. Intention et émoraison*, Saarbrücken, Presses académiques francophones, 2015.

⁴ Roger Gervais : « La mondialisation : vers une compréhension duelle de l'homogénéisation et de la différenciation », *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, vol. 2, n° 1, p. 2006, p. 69-100; *Presse et mondialisation : étude comparée franco-canadienne*, thèse de doctorat en sociologie, Université Toulouse 1 Sciences sociales, 2009.

⁵ Paul Jalbert, « Analyse du rôle de l'intention dans les échanges dyadiques », *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, vol. 2, n° 1, 2006, p. 101-141.

⁶ Benoît Feildel, *Espaces et projets à l'épreuve des affects. Pour une reconnaissance du rapport affectif à l'espace dans les pratiques d'aménagement et d'urbanisme*, thèse de doctorat, Tours, Université François-Rabelais, 2010.

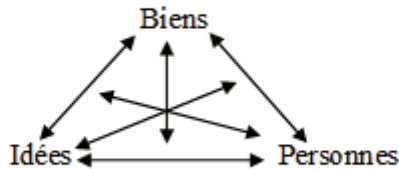
⁷ Rachid Bagaoui, « Un paradigme systémique relationnel est-il possible? Proposition d'une typologie relationnelle », *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, vol. 3, n° 1, 2007, p. 151-175; « La sociologie relationnelle comme principes structurants et comme théories sociales », *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, vol. 5, n° 1, 2009, p. 25-29.

⁸ Claude Vautier, « La faille et la brèche : réflexions sur un dépassement possible des controverses contemporaines en sociologie », *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, vol. 9, n° 1, 2013, p. 289-317.

attitudes⁹, ceux de Fabienne Martin-Juchat sur un corps affectif¹⁰ et ceux d'Olivier Oullier en neurosciences et en santé publique¹¹.

Mais, dans cette macrologie et cette micrologie, il y a quelque chose d'effrayant pour bon nombre des paradigmes des sciences de l'humain. Dans cette macrologie, la relationalité est telle que s'il y a des personnes (P) qui échangent des biens (B) et des idées (I), comme le veulent les modélisations habituelles, il y a aussi des idées (I) qui échangent des personnes (P) et des biens (B), et puis des biens (B) qui échangent des personnes (P) et des idées (I)¹². Et ces mouvements ne se comprennent pas simplement de manière circonstancielle; ils s'appréhendent trialectiquement, le rapport des personnes aux biens et aux idées, par exemple, participant continûment de celui des idées aux personnes et aux biens, comme on le voit dans cette figure :

Figure trialectique



⁹ Denis Martouzet, « La complexité aux limites de la rationalité. Proposition de définition de la structure de base de la complexité du couple actions-attitudes humaines », *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, vol. 11, n° 1, 2015, p. 377-424.

¹⁰ Fabienne Martin-Juchat, *Le corps et les médias. La chair éprouvée par les médias et les espaces sociaux*, Bruxelles, De Boeck, 2008.

¹¹ Olivier Oullier, *SFSP Lille 2011? Émotionalité : prévention et sciences comportementales*, http://www.sup-numerique.gouv.fr/pid33288/moteur-des-ressources-pedagogiques.html?moteurRessource=1&ressourceUrl=http%3A%2F%2Fwww.sup-numerique.gouv.fr%2Fressources-pedagogiques%2Fsimple-search.html&menuKey=lom&submenuKey=advanced&fieldId=simple_all&light-request=%C3%A9motionalit%C3%A9&search_valid=&light-requestType=and.

¹² Simon Laflamme, *La société intégrée. De la circulation des biens, des idées et des personnes*, New York, Berne, Paris, Peter Lang, Worcester Polytechnic Institute, Studies in Science, Technology and Culture, vol. 12, 1992 et *Des biens, des idées et des personnes au Canada, 1981-1995. Analyse macrologique relationnelle*, Sudbury, Prise de parole/Paris, L'Harmattan, 2000.

ou dans cette formule :

Figure trialectique bis

$$S = \left(\begin{array}{c} I \\ B \leftrightarrow \updownarrow \\ P \end{array} \right) \wedge \left(\begin{array}{c} P \\ I \leftrightarrow \updownarrow \\ B \end{array} \right) \wedge \left(\begin{array}{c} B \\ P \leftrightarrow \updownarrow \\ I \end{array} \right) \wedge \text{Alter}$$

De tels phénomènes sont inconcevables pour les théories qui s'érigent sur le principe d'un acteur rationnel et qui font de ce surhomme le centre de toute socialité. Dans cette micrologie, l'individu perd de son autonomie, abandonne une large proportion de son aptitude idéologiquement affirmée à agir sur le monde intentionnellement, cède de grands pans de sa conscience, un peu comme il le faisait dans une optique fonctionnaliste bien qu'on ne soit plus ici dans une logique de détermination synchronique des individus par les structures¹³.

En se dotant d'une telle perspective, l'approche relationnelle permet aux sciences de l'humain de s'élever dans l'ordre de l'abstraction. On le constate dans :

- i. la mise en œuvre d'une théorisation de la société qui n'a pas pour assise l'individu;
- ii. une modélisation qui repose sur la circulation plutôt que sur l'acteur et sur son action;
- iii. une modélisation qui met sur le même plan les personnes, les biens et les idées;
- iv. la préséance de la relation sur l'acteur;
- v. une notion de relation qui se rapporte tout autant aux échanges empiriques – qu'ils soient symboliques ou matériels – qu'aux liens théoriques entre les concepts.

¹³ Simon Laflamme, *Communication et émotion : essai de microsociologie relationnelle*, Paris, L'Harmattan, coll. « Logiques sociales », 1995.

3. Les sciences de l'humain et la peur de l'abstraction

Or, les sciences de l'humain résistent fortement à l'abstraction. Leur point focal par excellence, c'est un acteur. Un être physique, à l'image des spécialistes. C'est ce personnage qu'elles mettent communément en scène. Et il s'agit bien d'une mise en scène, beaucoup plus que d'une démarche qui appartienne à la science. Car s'il s'agissait de science, la dialectique de la modélisation et de l'observation aurait depuis longtemps transformé la théorie qui veut que l'objet soit fondamentalement rationnel, conscient, autonome. Le héros des sciences sociales est concret en ce qu'il s'agit d'un humain qui ressemble aux humains qui le conceptualisent. Mais, en même temps, cet individu est beaucoup plus imaginaire que réel. Il est concret en ce qu'il constitue une représentation à laquelle il est possible de s'identifier, en ce qu'il est projection au sens psychologique, en ce qu'il donne à l'analyse une figuration immédiatement reconnaissable. Il est imaginaire en ce qu'il est idéalisation, en ce qu'il est davantage ce qu'on veut qu'il soit que ce qu'on sait qu'il est, en ce qu'il n'est porteur que d'un aspect de son humanité. Il est imaginaire sans être abstrait, car il relève beaucoup plus de l'idéologie que de la conceptualisation, beaucoup plus de la chimère que de la réalité. Les sciences de l'humain sont ainsi fortement anthropocentriques, et ce positionnement nuit aussi bien à la création des abstractions qu'à la dialectisation des théorisations et des observations, deux conditions qui sont indispensables au développement scientifique.

Imaginons, dans l'absurde, que les pierres, animées de quelque intelligence, eussent inventé la physique. Elles n'eussent sans doute pas créé les abstractions que sont l'énergie, la masse et la vitesse, puis la constante, ni les mathématiques qui permettent de réunir ces composantes dans l'équation célèbre de la relativité restreinte. Car de tels concepts supposent un ordre analytique supérieur qui absorbe les pierres de telle sorte que l'explication de l'objet pierre soit aussi l'élucidation de quelque chose de plus grand dans quoi les pierres ne sont qu'un référent parmi d'autres. Elles eussent plus probablement fabriqué sinon une religion avec un dieu pierre qui donne un sens à leur existence, du moins

quelque individualisme méthodologique dont chaque pierre fût le centre, avec de nobles qualités, comme celles que les théories de l'action prêtent aux sujets humains. Bien sûr, notre métaphore souffre elle-même d'anthropocentrisme, mais elle a l'efficacité de mettre en lumière la manière dont les lacunes conceptuelles nuisent à la théorisation. Elle illustre à quel point la physique parvient à se scientifier à force de prendre ses distances par rapport à ses objets, sans pourtant les perdre de vue, en admettant de théoriser sur des objets qui informent les théories auxquelles ils se rapportent.

Le problème n'est pas l'anthropocentrisme en lui-même. On conçoit aisément que les représentations religieuses et politiques soient élaborées dans des logiques projectives et idéalisatrices. Cette manière de faire n'est pas en soi critiquable. Elle est en grande partie ce par quoi les peuples se fabriquent un *ethos*, ce par quoi ils justifient leur existence et se positionnent par rapport aux autres. Ces discours idéologiques n'ont pas pour finalité la seule objectivation; ils ne sont pas tout à fait arbitraires, bien sûr, puisqu'il leur faut reposer sur des observations, si faiblement cela soit-il, parce qu'il leur faut expliquer des phénomènes, si partiellement cela soit-il; mais ils servent beaucoup plus à donner un sens à la vie qu'à l'expliquer, leurs contraintes sont beaucoup plus portées par la force et la profondeur des valeurs socio-historiques de l'imaginaire que par la rigueur analytique. Il n'y a pas, il va sans dire, de compréhension du monde qui ne soit pas aussi construction. C'est là désormais un truisme. Cela signifie que toute compréhension humaine du monde est marquée d'humanité, et donc d'historicité et de socialité. Mais cela ne veut pas dire que toutes les humaines intelligences du monde sont équivalentes. Il y a une marge entre, d'une part, la construction scientifique d'un objet dans laquelle s'imposent, entre autres, la logique et la vérification dans un univers critique et, d'autre part, la construction sociale à laquelle procèdent les acteurs sociaux dans le riche univers de la conscience et de l'inconscience, où

s'imposent notamment les valeurs, les us et les idéaux¹⁴. Si la construction sociale est trop impérieuse, elle peut rendre impossible la construction scientifique. Et l'anthropocentrisme est beaucoup plus essentiellement attaché à la construction sociale qu'à la scientifique. Certes la construction scientifique est aussi sociale, en ce sens qu'il n'y pas d'humanité du savoir en dehors de la socialité; mais cette corrélation entre la connaissance et la socialité ne fait pas que tous les savoirs humains sont de même nature. L'acteur en tant qu'acteur ne peut pas être intégralement scientifique, le vécu n'étant pas réductible à la science; l'acteur en tant qu'acteur ne peut pas s'abstraire de la complexité de la psyché dans laquelle conscient et inconscient, raison et émotion interviennent, confusément. La science n'est pas un savoir vécu; elle est toujours connaissance de quelque chose; elle est trop pauvre pour prétendre à la complexité du vécu humain sur le mode de l'être; elle est trop contrainte par la polémique, par la méthodologie, par la logique pour cela; au mieux peut-elle proposer une théorie du vécu qui lui est extérieur. Elle est procès de désubjectivation. Pour cette raison, elle est capable de se dégager des contraintes existentielles de l'esprit humain, de se faire, dans la socialité, autre que vécu. Et plus elle le fait, plus elle satisfait aux exigences du discours scientifique. Ses modes réflexifs lui interdisent de persister dans des propos qui ne résistent pas à l'épreuve de la vérification, des propos anthropocentriques, notamment. Certains tiennent à ne pas admettre de distinction entre le discours de l'acteur en tant qu'acteur et celui de l'acteur en tant que scientifique, insistant pour dire que tout acteur, même en tant que scientifique, n'est jamais qu'acteur; ils peuvent même soutenir que toute connaissance, dès lors qu'elle est humaine, puisqu'elle est construction, est une manifestation d'anthropocentrisme. Mais il leur faut expliquer pourquoi il est permis de soutenir dans le discours idéologique que les femmes sont inférieures aux hommes alors qu'un tel énoncé n'est jamais,

¹⁴ Yvon Gauthier distingue d'ailleurs sur ce point le constructionnisme des acteurs sociaux du constructivisme de la science (*Entre science et culture. Introduction à la philosophie des sciences*), Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, coll. « Paramètres », 2005.

d'un point de vue scientifique, qu'une hypothèse, qu'une énonciation, donc, qui appelle la vérification et qui ne peut être avérée qu'en fonction d'indicateurs dans un rapport mû par la critique entre théorie, modélisation et empirie. La démarche scientifique est beaucoup plus limitée mentalement, que le mouvement psychique. Mais précisément parce qu'il en est ainsi, la science est beaucoup plus apte à assurer une distance entre elle et ce dont elle parle que ne l'est l'esprit humain dans son rapport à ce qui le constitue. De notre point de vue, la nécessité de la construction humaine des connaissances du monde n'assimile pas la connaissance scientifique à la psyché de l'acteur, elle ne contraint pas à l'anthropocentrisme; elle n'empêche pas que la science dispose d'une grande latitude par rapport à la psyché, ce pourquoi, au demeurant, la science est capable de construction formelle du monde, plutôt qu'existentielle, l'une n'étant aucunement supérieure à l'autre, mais l'une et l'autre n'appartenant pas au même registre. À entretenir la confusion entre ces deux humanités de la connaissance, la démarche scientifique trouve de la difficulté à s'affranchir, ce qui est le cas notamment dans les sciences de l'humain quand la thèse d'un acteur rationnel refuse de se faire hypothèse, quand l'anthropocentrisme interdit l'abstraction.

4. Depuis les contractualistes

Les sciences de l'humain ont tôt fait de se focaliser sur une subjectivité rationnelle, intentionnelle, consciente. Elles ont eu pour point de départ les théories du contrat social : celle de Thomas Hobbes, dans laquelle, pour assurer sa sécurité, l'individu consent à aliéner ses libertés individuelles afin de se mettre sous la protection de l'État¹⁵; celle de John Locke, où la personne se soumet aux lois de l'État pour que soient protégés ses droits naturels que sont la liberté individuelle et la propriété privée¹⁶; et celle de Jean-Jacques Rousseau, qui veut que l'individu abdique son intérêt personnel – lequel conduit à un égoïsme généralisé

¹⁵ Thomas Hobbes, *Léviathan ou traité de la matière, de la forme et du pouvoir d'une république ecclésiastique et civile*, 1651.

¹⁶ John Locke, *Second traité du gouvernement civil*, 1690.

– au nom de l'intérêt général¹⁷. Ce contractualisme donne l'impression que l'humain entre en société par choix, ou que délibérément il décide de se plier aux lois qu'il trouve dans une société. Il postule une humanité présociale, caractérisée par l'individualisme, une humanité composée de personnes qui, une à une, raisonnent et jugent que la vie en société est préférable à l'état de nature. Chacun devient ainsi volontairement sociale. Certes, dans les écrits des contractualistes, on trouve – et heureusement – des passages qui contredisent cet intentionnalisme, par exemple chez Hobbes quand sont évoquées les manifestations de l'instinct de conservation, chez Locke quand sont signalées les contraintes de la majorité, chez Rousseau quand il est question de moi commun. Mais il n'en demeure pas moins que le contractualisme met à l'avant des individualités, libres et rationnelles, aussi bien qu'une socialité éventuelle. L'économie politique, à l'origine, celle d'Adam Smith, s'engage dans cette voie; elle s'élabore sur le principe d'un individu rationnel qui agit à dessein en fonction de son intérêt personnel¹⁸; et ce sont très certainement les travaux de Smith qui ont établi, de façon assumée, les liens entre intérêt, conscience, raison et stratégie. La sociologie wébérienne ne concevra pas réellement d'humanité présociale, mais elle reproduira la philosophie individualiste des contractualistes et elle développera toute une théorie de la société, voire une méthodologie sociologique, dont les fondements seront la subjectivité telle que la comprend l'économie politique. Or, cette sociologie est assurément celle qui, aujourd'hui, connaît le plus grand retentissement de l'individualisme méthodologique à l'ethnométhodologie, de l'interactionnisme symbolique à l'actionnalisme, de la sociologie des organisations à la théorie des réseaux sociaux, et même jusqu'au structuralisme génétique.

¹⁷ Jean-Jacques Rousseau, *Du contrat social ou principes du droit politique*, 1762.

¹⁸ Adam Smith, *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*, 1776.

5. Quelques éloignements par rapport à l'axiomatique rationalisante

Tout ce qui est science humaine n'est pas, certes, construit sur l'axiomatique rationalisante.

Le fonctionnalisme, par exemple, se veut un antipsychologisme; il découvre que la socialité, à maints égards, s'impose aux individus, notamment par la langue, la religion, les règles morales, les rites. Il découvre même une organisation sociale, c'est-à-dire des institutions qui remplissent des fonctions dans l'organisme qu'est la société. Bien sûr, il manque à cette sociologie la dialectique des acteurs sociaux et des structures sociales; mais elle a la sagesse de comprendre que l'autonomie des acteurs sociaux ne peut être que relative, que ces acteurs ne peuvent pas ne pas être socialisés; elle a la perspicacité de découvrir qu'il n'est pas possible que la socialité ne soit que le produit des actions individuelles, que cette socialité n'ait pas quelque autonomie fonctionnelle par rapport aux acteurs sociaux. De tels éléments de théorisation sont rares dans les sciences de l'humain – on en trouve quelques-uns dans certains travaux marxisants, qui, trop souvent, en viennent à dichotomiser la société en exploités et aliénés. Ici, pour qu'une sociologie conçoive quelque distance par rapport aux acteurs sociaux, il lui faut emprunter les notions de fonctions et d'organisme à la biologie – comme le fera par ailleurs la systémique en puisant, elle aussi, dans la biologie¹⁹. Ils sont rares parce que les sciences de l'humain, en se collant à l'individu, se donnent peu de moyens de générer des abstractions. Ils sont rares aussi parce qu'ils sont vigoureusement et communément réprimés par les très nombreux défenseurs de l'axiomatique rationalisante.

Le structuralisme, à l'image du fonctionnalisme, dévoile de l'humanité dont on ne peut rendre compte par le seul recours aux intentions individues; c'est ainsi, par exemple, qu'apparaissent

¹⁹ Qui puise dans les travaux de Karl Ludwig von Bertalanffy, notamment dans sa *General System Theory: Foundations, Development, Applications*, New York, George Braziller, 1968.

la structure des langues chez Saussure²⁰ ou les structures élémentaires de la parenté chez Claude Lévi-Strauss²¹. Les sciences de l'humain, dans ce cas, génèrent par elles-mêmes l'abstraction « structure » grâce à laquelle elles peuvent désindividualiser l'analyse de phénomènes humains.

Ce structuralisme produit des œuvres intrigantes, parfois réputées; mais il subit les mêmes critiques que le fonctionnalisme. On leur reproche à tous les deux, bien sûr, de nier la liberté humaine, de concevoir de la socialité ou de l'humanité qui sont indépendantes des individus, de traiter les individus comme s'ils n'avaient pas de conscience, d'aptitude à raisonner, d'intention. Ces efforts d'abstractions sont rapidement rappelés à la concrétude imaginaire d'un acteur rationnel, et autonome; ils sont marginalisés par un anthropocentrisme idéaliste.

Il importe, par ailleurs, aussi de signaler que de nombreux travaux empiriques, même s'ils se rappellent à eux-mêmes l'axiomatique rationalisante, s'en passent aisément : qu'on songe à des corrélations entre l'âge et la compétence, à des catégorisations d'opinions ou de trajectoires de vie et même à la distinction de ces classements selon des conditions de vie, à l'observation des liens entre inflation et chômage ou taux de change et exportations. Mais ces travaux-ci donnent rarement lieu à des percées théoriques et ils tendent, si indirectement cela soit-il, à applaudir le principe d'un acteur rationnel.

Quelques découvertes importantes invitent à remettre en question les termes de l'axiomatique rationalisante; au premier chef, il y a celle de l'inconscient, dont les corollaires sont l'historicité du psychisme, les contraintes de la socialisation et le refoulement. La psychanalyse a ici le bonheur de respecter une démarche scientifique par laquelle, au lieu de réaffirmer l'humaine individualité consciente et rationnelle, de forcer son objet à ressembler à l'idée qu'on en a, elle prend en considération ce qui échappe à cette idée et crée une nouvelle catégorie explicative. Elle demeure

²⁰ Ferdinand de Saussure, *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, 1995 [1916].

²¹ Claude Lévi-Strauss, *Les structures élémentaires de la parenté*, La Haye et Paris, Mouton, 1968 [1948].

à proximité de l'objet concret qu'est l'individu, mais elle le désidéalise. La théorie du don fait de même quand elle dialectise les structures et les acteurs sociaux et découvre du désintéressement. On peut aussi signaler des modélisations qui, sans perdre de vue la rationalité, aménagent quelque espace à l'émotion : qu'on songe à celle d'Antonio Damasio dans laquelle il est fait mention d'affectif cognitif²² et à celle de John D. Mayer et Peter Salovey qui fait apparaître une intelligence émotionnelle²³.

Si plausible et remarquable que soit la découverte de l'inconscient, l'individualisme méthodologique a de la difficulté à en intégrer la notion. Car l'enchâsser, c'est désessentialiser son axiématique, c'est relativiser le principe d'un acteur rationnel, c'est accepter l'ascendance de la démarche scientifique sur les positions idéologiques. C'est engager les sciences de l'humain précisément dans la voie de la science, là où l'anthropocentrisme n'est plus vérité, où les abstractions sont nécessaires, où la dialectique de l'observation et de la théorisation condamne à l'abstraction, et donc éloigne de la projection.

6. Conclusion : une demi-vérité et une orientation vers la relationalité

L'axiématique rationalisante est une demi-vérité, et donc elle n'est pas vérité – au sens de correspondance entre un énoncé et ce qu'il désigne. Il est à la portée de tout humain, par la seule introspection, de constater qu'il est faux de le modéliser, par essence, comme rationnel, conscient, intentionnel, intéressé. La question se pose de savoir pourquoi une telle erreur perdure dans le champ scientifique. Dans l'ordre idéologique, il est habituel de confirmer le discours par des constatations partielles, de ne pas soumettre à une observation systématique les propos qui, dans un discours, renvoient à quelque empiricité. C'est ainsi, et seulement ainsi, que racismes, sexismes et autres homophobisme

²² Antonio Damasio, *L'erreur de Descartes : corps, émotions, conscience*, Paris, Odile Jacob, 1995.

²³ John D. Mayer et Peter Salovey, « What Is Emotional Intelligence? », dans Peter Salovey et David J. Sluyter (dir.), *Emotional Development and Emotional Intelligence*, New York, Basic Books, 1997, p. 3-31.

peuvent justifier leurs allégations. Mais, dans l'ordre scientifique, cela est inadmissible. À nos yeux, c'est par effet d'anthropocentrisme idéalisé que les sciences de l'humain persistent dans cette illusion, dans cet égarement. Et c'est cette posture qui freine leur mouvement vers la scientificité, donc vers l'abstraction et vers la libération de la dialectique des théories et de leurs objets.

De notre point de vue, la systémique complexe et l'approche relationnelle s'inscrivent dans ce mouvement. Elles ne sont sûrement que des balbutiements par rapport à ce que seront un jour des sciences de l'humain quand elles seront massivement libérées de l'axiomatique rationalisante. Mais, en attendant, il y a peu d'autres théâtres analytiques au sein desquels émotion et raison sont conjugués, les subjectivités ne sont pas monadiques, l'action humaine ne se comprend pas par simple recours à l'intention, les personnes peuvent échanger des biens et des idées tout autant que des biens et des idées peuvent échanger des personnes. En dehors des modélisations dans lesquelles la relation joue un rôle fondamental, il y a peu, dans les sciences de l'humain, de telles élévations dans l'ordre de l'abstraction et de telles inclinations à intégrer les savoirs des sciences de l'humain qui contredisent le discours dominant des sciences de l'humain, il y a peu de disposition à modéliser dans une logique de complexité qui permette de découvrir de la complexité.

Dans ce théâtre, pour notre part, nous voulons bien nous laisser inspirer par la systémique complexe relationnelle, pour reprendre le concept de Claude Vautier. Les productions dans lesquelles cet esprit pourrait nous animer, sans être exclusives ni tout à fait définies, ont déjà quelque consistance :

- i. ramener à leurs traits essentiels les grandes théories des sciences humaines du XX^e siècle et en faire une critique relationnelle;
- ii. au niveau micrologique, dépsychologiser davantage l'analyse des rapports entre les personnes au point de rendre obsolète même l'usage de la notion d'émoraison, non pas pour retourner vers quelque approche

rationalisante, non pas en guise de rejet de la catégorie émoraïson, mais pour pénétrer davantage dans les territoires qu'ouvre aux sciences de l'humain l'analyse relationnelle;

- iii. au niveau macrologique,
- rendre plus facilement opérable la trialectique en la simplifiant, d'une part, et en l'élevant en abstraction, d'autre part,
 - lui offrir à interpréter des territoires infranationaux,
 - étendre l'analyse aux rapports entre les nations,
 - lui donner d'autres matières que la circulation des biens, des idées et des personnes.

Bibliographie

- Bagaoui, Rachid, « Un paradigme systémique relationnel est-il possible ? Proposition d'une typologie relationnelle », *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, vol. 3, n° 1, 2007, p. 151-175.
- Bagaoui, Rachid, « La sociologie relationnelle comme principes structurants et comme théories sociales », *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, vol. 5, n° 1, 2009, p. 25-29.
- Bertalanffy, Karl Ludwig von, *General System Theory: Foundations, Development, Applications*, New York, George Braziller, 1968.
- Bouchard, Pierre Bouchard, « Théorie de l'action et parcours de vie », *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, vol. 1, n° 2, 2006, p. 67-114.
- Damasio, Antonio, *L'erreur de Descartes : corps, émotions, conscience*, Paris, Odile Jacob, 1995.
- Feiddel, Benoît, *Espaces et projets à l'épreuve des affects. Pour une reconnaissance du rapport affectif à l'espace dans les pratiques d'aménagement et d'urbanisme*, thèse de doctorat, Tours, Université François-Rabelais, 2010.
- Gauthier, Yvon, *Entre science et culture. Introduction à la philosophie des sciences*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, coll. « Paramètres », 2005.
- Gervais, Roger Gervais, « La mondialisation : vers une compréhension duelle de l'homogénéisation et de la différenciation », *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, vol. 2, no 1, p. 2006, p. 69-100.
- Gervais, Roger, *Presse et mondialisation : étude comparée franco-canadienne*, thèse de doctorat en sociologie, Université Toulouse 1 Sciences sociales, 2009.
- Girard, Mélanie, *Contribution à la critique des théories de l'action. Intention et émoraison*, Saarbrücken, Presses académiques francophones, 2015.
- Girard, Mélanie, *Relations humaines et production d'information : l'échange comme objet d'étude d'une approche relationnelle*, mémoire de maîtrise, Département de sociologie, Sudbury, Université Laurentienne, 2004.
- Hobbes, Thomas Hobbes, *Léviathan ou traité de la matière, de la forme et du pouvoir d'une république ecclésiastique et civile*, 1651.
- Jalbert, Paul, « Analyse du rôle de l'intention dans les échanges dyadiques », *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, vol. 2, n° 1, 2006, p. 101-141.
- Laflamme, Simon, *Communication et émotion : essai de microsociologie relationnelle*, Paris, L'Harmattan, coll. « Logiques sociales », 1995.

- Laflamme, Simon, *Des biens, des idées et des personnes au Canada, 1981-1995. Analyse macrologique relationnelle*, Sudbury, Prise de parole/Paris, L'Harmattan, 2000.
- Laflamme, Simon, *La société intégrée. De la circulation des biens, des idées et des personnes*, New York, Berne, Paris, Peter Lang, Worcester Polytechnic Institute, Studies in Science, Technology and Culture, vol. 12, 1992.
- Lévi-Strauss, Claude, *Les structures élémentaires de la parenté*, La Haye et Paris, Mouton, 1968 [1948].
- Locke, John, *Second traité du gouvernement civil*, 1690.
- Martin-Juchat, Fabienne, *Le corps et les médias. La chair éprouvée par les médias et les espaces sociaux*, Bruxelles, De Boeck, 2008.
- Martouzet, Denis, « La complexité aux limites de la rationalité. Proposition de définition de la structure de base de la complexité du couple actions-attitudes par la critique du principe du tiers-exclu », *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, vol. 11, n° 1, 2015, p. 377-424.
- Mayer, John D. et Peter Salovey, « What Is Emotional Intelligence? », dans Peter Salovey et David J. Sluyter (dir.), *Emotional Development and Emotional Intelligence*, New York, Basic Books, 1997, p. 3-31.
- Oullier, Olivier, *SFSP Lille 2011 ? Émoralité : prévention et sciences comportementales*, http://www.sup-numerique.gouv.fr/pid33288/moteur-des-ressources-pedagogiques.html?moteurRessource=1&ressourceUrl=http%3A%2F%2Fwww.sup-numerique.gouv.fr%2Fressources-pedagogiques%2Fsimple-search.html&menuKey=lo m&submenuKey=advanced&fieldId=simple_all&light-request=%C3%A9moralite%C3%A9&search_valid=&light-requestType=and.
- Rousseau, Jean-Jacques, *Du contrat social ou principes du droit politique*, 1762.
- Saussure, Ferdinand de, *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, 1995 [1916].
- Smith, Adam, *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*, 1776.
- Vautier, Claude, « La faille et la brèche : réflexions sur un dépassement possible des controverses contemporaines en sociologie », *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, vol. 9, n° 1, 2013, p. 289-317.